

suites calomnieuses, et, grâce à la faveur dont il jouissait, faire condamner comme tel, le pauvre sch-r.

Graud comprit la portée de mes paroles, et il me promit de ne rien tenter, de garder le silence et d'attendre.

Eperdu, dévoré par l'inquiétude et le besoin d'acquiescer des preuves nouvelles de l'insuffisance de la science je quittai Rouen et m'élançai sur la route d'Amiens...

A mi-chemin, je rencontrai l'un des valets du jeune comte et j'appris que celui-ci était à Paris.

Je revins sur mes pas.

Le comte de Bernac me reçut avec cette froide amabilité qui lui était habituelle ; mais peu m'importait sa froideur, j'aurais même bravé ses dédains.

Le comte, invité par moi à se rendre dans ma demeure, sous prétexte de lui remettre un médaillon provenant de sa mère, et demeuré entre mes mains, le comte se vit contraint à se rendre à ma prière.

Il vint... J'avais résolu de tenter une épreuve avant de la mettre en communication avec Aldah.

Le médaillon enlevé par moi au cou de la comtesse était en or uni, sans aucun travail. Celui que je remis au comte était en or ciselé, entouré d'un cercle de diamants.

Il pouvait n'avoir gardé aucun souvenir de ce médaillon ; mais si ce souvenir existait, la différence entre celui que je lui présentais était trop grande, trop frappante pour qu'il pût s'y tromper.

Et ce pendant, à peine eut-il vu le bijou, qu'il le pressa sur ses lèvres avec une émotion extrême, déclarant qu'il le reconnaissait parfaitement, qu'il avait joué, enfant, avec ce médaillon, qui lui rappelait la meilleure et la plus tendre des mères, que ce bijou avait toujours été présent à sa mémoire, et il me remercia avec effusion en dehors de son caractère sec et froid.

Il mentait, j'en avais la preuve.

Aussitôt, je fis venir Aldah, que je lui présentai comme ma fille....

La beauté de la charmante enfant impressionna au plus haut degré le comte dont l'œil ardent jetait sur elle des regards embrasés.

Aldah savait le rôle qu'elle devait jouer dans cette scène.

Tout en répondant aux discours du comte, elle attachait obstinément ses beaux yeux sur un anneau que le jeune homme portait au doigt.

Celui-ci remarqua le regard, et, faisant glisser la bague, il la présenta à la jeune fille pour qu'elle pût l'examiner ainsi qu'elle semblait en manifester le désir.

Aldah s'extasia outre mesure sur le joyau, et avec la grâce d'un enfant gâté, elle le passa à son doigt, en regarda l'effet, et le rendit ensuite au comte en étouffant à demi un soupir de regret et de conviction.

M. de Bernac s'écria qu'il ne saurait reprendre ce qui paraissait si bien convenir à une aussi jolie main, et me demanda gracieusement la permission d'offrir à ma fille ce gage de l'amitié qui avait existé entre nos deux familles, et qu'il désirait ardemment voir se resserrer encore.

Je remerciai le comte et je permis à Aldah d'accepter.

Le jeune homme prit congé de nous alors, jurant que peu de jours se passeraient sans qu'il vint présenter ses adorations à la fille du vieil ami de son père.

A peine fut-il parti que, me tournant vers Aldah, je commandai le souvenir.

La romanesque fut bientôt prête à me répondre,

Grâce à l'anneau du comte, elle allait enfin me révéler la vérité...

Cette vérité fut horrible, effrayante. Cet homme, qui sortait de chez moi, cet homme, reconnu pour le fils du comte et de Blancha, cet homme, qui portait un noble nom, qui jouissait de la considération et de l'estime de tous, cet homme était un infâme... un bandit de la plus odieuse espèce.

Tout à coup, Aldah rougit et se mit à trembler.

Je l'interrogeai vivement.

— Il m'aime, dit-elle d'une voix déchirante. Il m'aime, et cet amour m'épouvante ! Vous m'avez jeté sur une voie de douleur, en me mettant en présence de cet homme !

À mes questions nouvelles, elle répondit que celui qui se nommait le comte de Bernac était l'homme avec lequel je travaillais chez maître Eudes, celui-là même qu'elle affirmait être le fils du vieux savant !

Je demeurai foudroyé ! La science pouvait-elle réellement aller aussi loin, et n'étais-je pas positivement trompé par ma propre confiance ?

Tous les doutes qu'avait levés quelques jours auparavant ma conversation avec Graud revinrent en foule assaillir mon esprit. Je croyais et je ne croyais pas. J'avais foi et je constatais ma croyance... mon cerveau subissait toutes les angoisses d'une effrayante et pénible torture.

Que devais-je croire ? Que devais-je faire ? Je ne savais que résoudre.

Aldah, ces renseignements donnés, n'avait pu m'en fournir d'autres, mais ceux que j'étais parvenu à arracher à son sommeil magnétique étaient assez précieux... s'ils étaient vrais.

J'eus d'abord la pensée d'approfondir le mystère dont s'entourait maître Eudes, mais je réfléchis aux difficultés que j'avais à vaincre, au temps qu'il me faudrait perdre pour connaître ses secrets sans livrer les miens, car j'étais convaincu que cette alliance du faux comte de Bernac et du vieillard devait cacher un abîme de trahison et de perfidies...

Puis, je me dis, qu'avant d'entrer dans cette voie périlleuse, il me fallait me prouver incontestablement à moi-même, que la science n'était pas vaine et qu'Aldah ne me trompait pas.

Enfin, si je connaissais la vérité, le fils du comte Henri souffrait loin de moi, et mon premier devoir, avant de tenter de démasquer un fourbe, contre lequel je me trouvais d'ailleurs sans preuve matérielle, était de venir au secours de l'enfant perdu dans les déserts de l'Asie, et de constater clairement sa personnalité.

Sans reculer devant les dangers ni devant les fatigues, je quittai la France, je quittai l'Europe...

Durant près de trois années, je parcourus vainement les solitudes immenses de la Syrie, de la Palestine, de l'Arabie, de l'Égypte, cherchant ça et là des indices, ne rencontrant rien qui pût me guider.

Désespéré encore comme je l'avais été jadis lors de mes premières recherches, j'étais résolu à retourner en Europe, convaincu que celui que je poursuivais était mort ou que la science en laquelle j'avais eu une foi absolue, était vaine et menongère.

J'étais dans le sud de l'Égypte : le désert de Barca s'ouvrait devant moi, aboutissant à la mer. J'espérais trouver à Tripoli un navire pour gagner la Sicile ou l'Italie, je me mis en route...

Il y avait douze journées que je marchais sans m'être trouvé face à face avec une créature humaine...

Dieu vous a conduit vers moi... l'espoir est rentré dans